

# Le manuscrit de la Voie lactée

## DANS LA MÊME COLLECTION

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008  
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008  
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.  
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008  
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

Béatrix Ulysse

# Le manuscrit de la Voie lactée

Orizons

2011

## Du même auteur

*L'écho du corail perdu*, Éditions Orizons, roman, collection  
«Littératures», 2009

## La rencontre de Conrad

Ariane s'empresse de regagner son appartement, situé au 10, rue des Sentiers-Perdus.

La journée s'est éteinte dans la déconvenue. Elle a longé les longs couloirs de l'entreprise esquivant les airs moroses de ses collègues.

Elle, l'ingénieur en communication, n'est pas épargnée par les misères d'un métier dénaturé. Certes, ses supérieurs lui reconnaissent une grande compétence dont elle oublie jusqu'à la consistance. Son travail s'enlise au plus profond de sables mouvants. Pourtant, elle collabore à des projets percutants.

Là-bas, elle symbolise le dynamisme bien que ses missions, étude sur étude, schémas prospectifs se métamorphosent continûment en impasses stériles, simples velléités commerciales.

Au centre de ce maelström, Ariane mobilise toute son imagination, sa virtuosité intellectuelle s'attachant à survivre au milieu de cet agencement absurde.

Pourquoi se résout-elle à cet enchevêtrement irraisonné, elle qui possède deux diplômes d'ingénieur, un MBA à l'université de Chicago, un diplôme de l'École polytechnique et de l'école des Ponts et Chaussées ?

Son cerveau haletant a bien traversé des nuits neutralisées par la recherche d'un sens à son action.

Au fond, elle a compris qu'elle n'invente rien, ne réalise rien.

Oui, elle ébauche seulement des promesses de projets modélisés.

Rivée à ses objectifs, elle se plie à une discipline briguant l'excellence et prend garde de ne pas détériorer hâtivement son pauvre corps, tant soumis aux mille morts d'injures, de pressions, aux heures d'insomnies vouées à son employeur.

L'entreprise *Bathroth* ne finit pas de s'essouffler dans ses ridicules stratégies, en dépit des vagues de licenciement qui sont autant de coups de semonce.

Au milieu de la tourmente, Ariane ne craint rien. Elle est épargnée.

Y aurait-il un ange gardien qui veille sur elle, susurre ses collègues ?

Il est vrai qu'elle a déclaré ne plus avoir d'ambition et cette phénoménale posture l'a exclue de la quête du pouvoir.

Serait-ce parce qu'elle persévère dans son travail et se révèle être un des meilleurs artisans de l'entreprise ?

D'aucuns prétendent qu'elle est partie vers des sentiers intimes et imperméables aux esprits prosaïques.

Il est vrai aussi qu'ils la rencontrent tourbillonnant sa silhouette et souriant au tout-venant.

Ses collègues ne lui connaissent que peu d'amis. Parfois à l'entrée de l'entreprise on la croise en compagnie de Ryan, son meilleur ami, dit-elle.

C'est un trader, multimillionnaire, multirécidiviste des dépressions et des voyages autour de la terre.

Bientôt quadragénaire, il aspire à prendre sa retraite et à vivre sur une île dont il est l'heureux nouveau propriétaire.

Pour l'heure, il se préserve de toutes fatigues extrêmes,

en improvisant des siestes inopinées au cours de la journée. À n'en pas douter, dans deux ans, tel un Phoenix de Vie réelle, il réapparaîtra, lors d'un prochain cycle, en homme de culture.

Aux yeux de tous, il semble qu'Ariane éprouve une affection pour ce Ryan de chimère.

Ariane est aussi fort appréciée par ses supérieurs. Demain, elle se rendra chez Éloïse, la manager de son équipe, qui a acquis une maison de plus de deux cents mètres carrés entourée d'un parc d'un hectare. Là-bas, elle y sera accueillie par le charmant époux et les deux enfants.

Ce déplacement jusqu'aux hauteurs citronnées de la banlieue périurbaine, la laisse insensible.

S'agirait-il d'une forme de condescendance, d'une contribution à des soi-disant moments conviviaux, afin de se prémunir des éventuelles charrettes régulièrement programmées par Éloïse. ?

En est-il de même, le mois prochain où le sous-directeur la conviera au château propriété de son épouse, la marquise *Aline Du Pré Du Pont De La Rabotière*, jeune femme énergique aux yeux bleus lactés voilés d'une grisaille furtive ?

Sans conteste, Ariane ne disposera que de très peu de temps libre dans les mois qui suivent. Les pages de son agenda sont ombrées de si nombreux rendez-vous.

Les jours voguent les uns après les autres, elle traverse les mois avec une apparence magnifique.

Une physionomie florentine, des cheveux blonds ondulés comme une plage de Méditerranée habitée par un soleil d'Orient, chaque jour elle arbore une nouvelle tenue.

Le regard n'est jamais chaviré par les formes du vêtement, ce qui surprend, c'est la monocoleur qui couvre son corps. Par exemple, ce vendredi, elle s'est enveloppée de lavande.

À 8 heures, elle exécutera ses exercices de karaté, vêtue de couleur lavande.

Elle glissera ensuite vers la salle de concert, après avoir enfilé une longue liane de satin lavande.

Elle semble éprise d'un boulimique amour des couleurs, d'une inclination pour l'arc-en-ciel.

Pour le reste, la vie d'Ariane est comme la couverture d'un livre dont personne n'a accès aux pages.

Il y a un an, une de ses collègues, Albertine dont le bureau jouxtait le sien, s'est défenestrée.

Albertine, la malheureuse, était peu loquace et son suicide a secoué tous les étages comme un vent mauvais.

Elle était mariée et mère de deux enfants adultes.

Son époux, un commercial peu connu du personnel, venait la rejoindre de temps à autre.

La jeune femme s'était confiée à Ariane. Elle lui avait avoué la disparition d'objets dans son bureau ce qui la contrariait énormément d'autant qu'à la maison, parlait-elle, le stress l'avait aussi cernée. Elle gérait les vies de ses enfants, les silences de son mari, les routines matérielles, les indifférences de sa famille, transmuant son existence en une impalpable douleur.

Son monde se décolorait disait-elle à Ariane. Elle tentait en vain d'ordonnancer ses multiples strates de souffrance, et se sentait esseulée dans sa lutte.

Elle s'était alors rendue chez un psychiatre qui l'avait rassurée en lui prescrivant du repos sans pour cela lui imposer une psychothérapie.

Ses confidences n'avaient pu être des remparts contre la mort et cette fin avait affecté Ariane.

Malgré tout, Ariane ne modifie apparemment rien dans le cours de sa vie. La transparence des heures de bureau se délite quand les dix coups de l'horloge adorée du directeur ont sonné et que l'immeuble vitré se dévide comme la sèche prisonnière du pêcheur.



En dépit de cet événement, elle s'affuble toujours de couleurs changeantes et moirées.

Assurément, les peintres auraient aimé connaître cette *aficionada* qui a visité la quasi-totalité des grands musées du monde. Même si elle n'a jamais voulu peindre, elle s'ingénie à saisir le vif du coloris pour fixer l'ultime pont d'abordage de la couleur.

Elle regarde avec avidité les hauteurs des arbres, se surprend à admirer la rondeur rosée du tour nuageux, vaporeux à souhait où au fond se dresse le bosquet du végétal émeraude.

Elle imagine Sisley dessinant ces fragiles flocons suspendus, El Greco investi en ce grandiose paysage céleste.

Elle s'immobilise des minutes entières, en observant les alentours dissipés par le vert et l'océan strié de bleu. Cette contemplation la convainc que ce ciel est plus fictif que ceux rencontrés au hasard de ces visites, à travers les musées de la terre entière.

Elle réalise le génie des peintres de s'entêter à vouloir imiter cette nature impérative.

Mieux encore, depuis deux jours, elle commence à percevoir les liaisons secrètes nouées entre tous les peintres de sa connaissance. De la Renaissance au Moyen Âge, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, les octaves de peinture si différentes s'unissent en elle au point de créer une nappe de bleu l'inondant tout entière.

Décidément, elle aime ce ciel de jour.

Cependant que l'unique firmament de ses pensées se déforme.

Le modèle de dame nature paraît factice en regard des pinceaux fébriles des peintres hantant majestueusement les espaces de ce réel, le jeu de l'esprit emprisonne le vrai en une contexture incertaine. Au clair de son humeur, elle détecte sous l'air bleuté, les dominantes de couleur subjuguant le

ciel et c'est alors qu'elle épouse celle triomphante comme un insigne de reconnaissance, un aveu.

Peut-elle vraiment s'échapper de cette alliance ?

Ni cinéaste, ni écrivain, ni peintre, elle réussit néanmoins à exprimer cette indicible beauté grâce à la majestueuse entremise de la couleur retrouvée au gré de ses regards tournés vers la stratosphère.

L'inattendu se réalise.

*Ariane Blader* disparaît un matin.

À la rue des *Sentiers-Perdus*, on discerne seulement un grand jet de rosée occultant le vitrage de son appartement.

Les semaines se précipitent les unes et les autres, Ariane ne réapparaît pas.

Cette absence laisse un goût d'amertume engloutir l'entreprise d'autant que son bureau a pris la tonalité du gris perle de l'ardoise.

Des inspecteurs finissent par investir l'entreprise et procèdent aux interrogatoires.

Nulle empreinte d'un passage d'Ariane.

À la rue des *Sentiers-Perdus*, le reflet du vitrage rend perceptible l'unique changement, un vert d'eau a supplanté le rose, tombé dans l'oubli de l'air.

Un matin, un inspecteur pénètre dans l'immeuble et monte à l'étage. Dès l'embrasement de la porte, il constate le phénomène.

Miraculeusement les tissus maintiennent leur teinte originelle, le vert eau ravive leur aspect originel, les vernissant plus encore jusqu'à atteindre un pastel triomphant.

Des mois se suivent, Ariane ne revient pas.

Un an se passe, deux ans, et aucun élément nouveau n'intervient.

Si ce n'est que lors de chaque visite, les inspecteurs

découvrent un appartement auréolé d'un coloris chaque fois différent, comme si un soleil arc-en-ciel promenait ses rayons alternés.

Il revient alors à la mémoire de certains, l'aspirante fantaisie de la jeune femme pour la couleur et ses virevoltes de lumières.

Les amis, les proches, les policiers se perdent en conjecture, une secte démoniaque a-t-elle pris demeure chez elle ?

A-t-elle été assassinée par d'horribles psychopathes qui ont converti sa maison en un lieu maudit ?

Soudain, se produit un fait qui évince tout événement.

Un typhon s'abat sur la ville.

Les pauvres murailles, les trottoirs éclatés, les buildings soufflés. Des vents violents, des tempêtes imprévisibles heurtent avec régularité la sage ville *de Golden Gate* au bord de l'Europe. Cette cité recèle les banques les plus rentables de la planète, ce qui incline ses habitants à ne pas fuir et laisser choir des promesses de gerbes de richesse. Ils ont fait serment de jouir, au-delà de ce temps de labeur, de leurs fortunes incommensurables. C'est ainsi que les propensions matérialistes de la plupart des citoyens se vérifient.

Aucun moment de liberté poétique n'est laissé à quiconque. Chacun doit renoncer à son bien-être et se liguier pour sauvegarder l'intérêt général.

L'appartement d'Ariane reçoit le sort de tout bâtiment et devient un numéro de voirie pareil aux autres. Le 10, rue *des Sentiers-Perdus* est tombé dans le puits de l'indifférence, Ariane, elle aussi, s'est perdue dans les limbes de l'oubli.

Cependant, au troisième étage, on aperçoit à travers les vitres, une ombre chatoyante pastellisée de bleu ciel, l'appartement d'Ariane scintille de clarté.

Des brassées de couleurs en volutes dansent chaque jour au vu et au su de chacun.

Un homme, Conrad *Wonderland*, le trader le mieux

rémunéré de la *banque Fox and Trop*, habite *rue des Papillons* à la perpendiculaire de la *rue des Sentiers-Perdus*.

Chaque soir, les phares de son véhicule croisent une couleur feu follet, échappée du troisième étage de la *rue des Sentiers-Perdus*. Cette danse régulière de pastels changeants attire son regard mauve.

Une circonstance va parvenir à modifier le cours de cette histoire.

Quelques mois plus tard, le trader décide d'acheter l'appartement.

Il essuie tout d'abord un premier refus du syndic qui lui oppose l'absence de la propriétaire. Conrad va lever cet obstacle en offrant au syndic réticent un Everest de billets.

Enfin il pénètre un 28 décembre dans l'appartement d'Ariane.

Dès l'entrée, une extrême douceur l'étreint, tel un instant d'éternité dorée.

Le regard mauve de l'homme d'argent s'humecte comme traversé par mille mouettes.

C'est ainsi qu'il décide de s'y établir. Il ne daigne pas modifier l'ameublement.

Mieux, il s'entiche tant de cet intérieur qu'il renâcle à le quitter.

Pour s'y maintenir, il s'investit dans un nouveau mode de travail, le télétravail. Ce cerveau génial réussit à convaincre son président-directeur général de banque des avantages de cette méthode.

Conrad s'empare de cet appartement, il tombe amoureux de son atmosphère onduée de couleurs.

Un jour alors qu'il est aux prises avec d'abominables chiffres, il ressent un inextinguible besoin de dormir.

Il glisse vers les profondeurs des rêves immergés.

Une nappe de verdure glacée d'émeraude diluée se répand dans la pièce entière couvrant même son corps. Bientôt, il n'y a pas un centimètre d'espace libre de couleur ; puis, en une seule seconde, une masse humaine se redresse, de longs cheveux blonds gagnent le sol alors qu'une jupe verte tournoie au-dessus du plafonnier, et un sourire rieur embrasse l'air. Ariane apparaît inaltérable si près du satin. Il la fixe avec admiration, subjugué par sa limpide beauté.

Un vent fort bouscule les murs et Conrad se redresse sur sa chaise. La chambre est vide. L'homme est dépité.

Le lendemain, au soir, l'apparition revient, le jour suivant aussi.

Le rire enchanteur s'incruste maintenant dans les heures éveillées, la couleur verte s'attache aux fibres de l'air.

Il tombe en esclavage de ces instants et ses endormissements se prolongent chaque fois plus longtemps.

L'aurore et le crépuscule finissent par s'unir dans l'esprit du jeune homme qui se résigne à ne plus quitter son appartement.

Ses amis ne comprennent pas son mutisme.

Il ne travaille plus, des coursiers régulièrement lui livrent ses repas.

Il n'a que le désir de rejoindre, à chaque sommeil, l'Ariane rieuse.

Au réveil, seul ce prénom charmant et la couleur verte survivent au voyage du rêve.

Les secondes vies du fond de l'inconscient se précipitent.

Un jour, Conrad décide de sortir.

Il offre à la rue l'extraordinaire vision d'un Conrad enveloppé de vert portant à la main une feuille en A3 verte translucide. Il brandit un chapeau mou de feutre vert qui effleure, à son passage, la feuille d'un platane de la rue *des Sentiers-Perdus*.

Il se met soudain à courir en grandes enjambées si lestement qu'une seconde plus tard, sa silhouette n'est plus

qu'une traînée de verdure dans la ligne de mire du passant interloqué.

Hasard providentiel, un de ses condisciples de la banque l'aperçoit et le salue. Conrad lui répond et réplique. L'homme reçoit alors, collée à son veston, une feuille verte.

Imperturbable, Conrad poursuit son chemin.

D'autres amis l'entrecroisent et d'un insigne geste, il les aborde. La rue *des Sentiers-Perdus* est jonchée de traits verts.

Conrad agite par la fenêtre des linges verts et l'air respire l'herbe coupée.

Bientôt la nuit envahit la rue et ce foisonnant univers finit par se décolorer.

Chez lui, en un seul mouvement, Ariane la rieuse s'effondre, le vert s'éloigne de son corps telle la vague de la plage, tout disparaît de la surface du salon. La couleur se projette contre un mur dans un agencement miraculeux ; le vert se renverse laissant la place aux hauteurs d'un ciel vapoureux, un tableau est né.

Cézanne aurait pleuré de joie devant l'extrême pureté de la trame dessinée.

Tandis que Conrad s'ébroue violemment, il laisse choir son pinceau lourd de peinture fraîche. Il a achevé son tableau, l'instant du réveil a surgi.

Les deux paupières découvrent à l'aurore, les yeux mauves embrumés.

Les chiffres pourtant sont toujours présents sur sa feuille, il ne parvient plus à les comprendre.

Il sent son cerveau un peu empâté par ces bousculades nocturnes.

Il ne subsiste en lui que l'impalpable souvenir d'un tableau aux touches étranges.

Il se retient de le reproduire. Pour lui, ce jour est une révélation.

Il quitte la banque et devient peintre.

Un artiste à nul autre pareil.

À l'instar de tous les êtres touchés par la grâce de l'art, il ne se contente pas de laisser pénétrer en lui la force de l'inspiration. Non, il arpente les arides routes de l'histoire picturale.

Cette entreprise bien différente de l'autre séquestre apparemment sa vie entière.

Ariane ne s'insinue plus dans les prismes de son imagination, elle semble accompagner ses mains vers la toile.

Il prend l'habitude d'afficher en quelques mots l'inspiration naissante pour se prémunir des pensées trop pressantes ennemies de son énergie vagabonde.

Un mur, une table, toute surface est un support l'invitant à l'écriture.

«Bleu du ciel  
Michel Ange trempe  
Le talon vapoureux

Rouge de rien  
El Greco glacis  
Le manteau divin

Vert de lac  
Cézanne  
Renie la savane de terre

Jaune d'éclair  
Fragonard éblouit  
La lumière de toile

Et le point de Blanc  
Sera Final. »

Par ce cérémonial, Conrad nourrit la sensation d'obéir à une objurcation d'Ariane. Il donne libre cours à la dextérité de sa faconde géniale de peintre.

L'appartement de la rue *des Sentiers-Perdus* a présentement une impériale lumière héritée de ces jours concoctés dans l'ardeur du travail.

Il est heureux presque insouciant.

Ce jour-là, au volant de sa voiture en exécutant un créneau pour se garer dans la rue *des Sentiers-Perdus*, il entend une plainte. Se retournant vers l'angle mort, il voit gisant sur la chaussée une jeune femme.

Précipitamment il sort, lui porte secours. Heureusement, la jeune femme ne semble pas blessée. Il la réconforte, lui propose de l'accompagner chez elle et lui remet sa carte de visite. La jeune femme est une ancienne collègue d'*Ariane Blader*. Conrad retient son souffle.

— J'habite l'appartement de votre collègue, dit-il.

C'est alors que s'engage un long dialogue.

La jeune femme s'appelle Violine. Elle est, dit-elle, cadre administratif dans *l'entreprise Bathroth* où travaillait Ariane mais dans une section différente, malheureusement, dit-elle.

— Et pourquoi, donc ?

J'exerce au sein de cette entreprise depuis plus de vingt ans. Mon erreur a été de ne pas changer de société. J'ai suivi une formation adaptée à mon emploi et mon statut me permettait d'envisager cette carrière. Malheureusement, ma supérieure hiérarchique est une garce.

Conrad n'ose pas endiguer son flot de paroles.

— Oui, depuis plus de sept ans, cette femme me néglige,



la situation empire et devient incompréhensible aux yeux de mes jeunes collaborateurs.

Certains doutent même de mes compétences. Je suis dépossédée de toute crédibilité.

Imaginez-vous, pendant l'été, je ne suis plus chargée d'assurer aucun intérim, au fil des mois, mes missions s'amenuisent. Le plus horrible de cette mauvaise fortune est que je comprends l'absurde de l'engrenage sans parvenir à endiguer la souffrance qu'il engendre.

Conrad se tait. Il sait combien est banal l'état vécu par la jeune femme.

— Voyez-vous, je deviens fébrile j'ai l'impression que l'on me momifie. Cette femme est une crapule.

— Calmez-vous, ne pensez plus à tout cela, la donneuse d'ordre est peut-être bien à plaindre. Elle agit par intérêt pour préserver sa carrière. Votre situation est si commune, ces personnes sont des produits de commerce, des succédanés de la torpeur du monde. Écoutez, soit vous avez l'opportunité de partir, soit la conjoncture économique ne vous le permet pas et vous devez rester, alors défendez-vous. Je vous rassure, vous n'êtes pas une esclave, reconnaissez votre sort, vous êtes prisonnière dans la citadelle massive des travailleurs ordinaires.

Il est sage de le comprendre. Votre récit me remémore l'extrait d'un petit film relatant le procès d'un militaire de la Wehrmacht qui avait tenté de renverser le pouvoir nazi et que l'on voyait dans un simulacre de procès déculotté en public par ses bourreaux impatients de lui ôter toute dignité.

Cet homme était plus digne encore en affrontant cette ignominie.

Le regard de Violine s'éclaire. Conrad pousse un soupir de soulagement.

Il lui serre la main, lui propose de la revoir dans la semaine et repart vers sa voiture.

Conrad se demande pourquoi une telle rencontre s'est intercalée dans sa journée, serait-ce pour lui rappeler Ariane ?

Il révisé cette explication.

Il a la ferme intention d'inviter la jeune femme un jour prochain.

En réalité, Violine le rappelle la première pour le remercier de l'avoir écoutée et s'en remettre à lui. Elle lui relate que dans l'entreprise, elle n'est pas la seule employée soumise à des brimades, et qu'Ariane connaît la liste des autres personnes en souffrance.

Elle lui confie aussi qu'Ariane militait dans une association contre les maltraitances au travail.

Conrad le multimillionnaire, à cet instant prend conscience de son bonheur de n'avoir jamais subi les tourments de l'agression. Son stress provenait de la bourse, des spirales d'or et de papier qu'il devait contenir ou dilapider selon le flux du marché.

Aucun être humain n'avait jamais pu altérer sa prestance.

Maintenant, face à la toile et courbant son pinceau vers un oblique geste, il s'arrête net.

Ces salariés harcelés, maltraités, ces prisonniers des temps modernes.

Comment agir ?

Arpenter tous les continents est un leurre, s'investir dans l'Europe entière, se dresser contre ces murailles d'inhumanité, voilà l'appel du front du refus.

Cela devient un ordre comminatoire.

La naissance d'un projet germe en lui. Il conçoit alors celui-ci. Il dispose d'un staff d'avocats.

Il réunit les avocats, les consulte sur son dessein.

Précisément, il les sollicite au sujet de son idée d'étendre la lutte aux 27 États européens.

Ceux-ci lui répondent qu'il existe déjà une législation plus ou moins protectrice, que le harcèlement moral est reconnu au plan européen et que des dispositions légales sont en œuvre.

Cet argumentaire ne satisfait guère Conrad qui côtoie les humains, fraye avec tous les réseaux, les mondes des employeurs, des syndicats, des politiques. Le système actuel lui semble inefficace.

Soutenant hardiment les regards des avocats interloqués, il ébauche son projet, l'élaboration d'une nouvelle loi, portant répression de la commission du crime de maltraitance en milieu professionnel et l'automatisme de sa reconnaissance dès lors que l'élément matériel de souffrance est constaté.

La horde d'avocats sourit à l'écoute de sa diatribe. Cesser la mollesse passive et duplice des politiques, en instaurant une nouvelle échelle de peines, tout travailleur pourrait prétendre à la protection contre ce crime.

Les rires fusent alors. Pour eux, il est illusoire d'imaginer fragiliser les fondations de l'hypocrisie, pierre angulaire de la technocratie solidaire. Quels pourraient être les moyens d'un don Quichotte subversif ?

L'œil mauve de Conrad n'est plus qu'une étoffe de velours cramoisi, les visages verts de peur le fixent intensément.

— Il s'agit, dit-il, imperturbable, d'imposer aux institutionnels l'obligation d'agir, je connais une seule arme, la pétition. Je décide de collecter un million de signatures de part l'Europe entière pour exiger l'application d'une loi.

— Comment ferez-vous pour réunir cette galaxie de signatures, rétorque un des avocats.

— Laissez-moi le temps.

— J'ai vécu dans l'opulence de l'illusion. Je vais parcourir

les quatre points cardinaux de l'Europe aidé aussi d'avocats résidents dans les capitales européennes. Quant à ma stratégie, elle ne saurait surgir devant vous.

Au travail, mesdames et messieurs, le temps des convictions a pris possession de l'espace.

Il tourne les talons et la porte se referme.

Dans son atelier, il classe ses toiles achevées, par couleurs, les rouges, les verts, les bleus, etc.

Cette action lui infiltre dans les poumons une force étrange.

— Mes chevaliers de couleurs, nous allons nous élancer à l'assaut de la sauvagerie.

— La beauté des tableaux sera notre cheval de Troie. Prenons le vert, le rouge, le bleu et partons aux 27 lieux de l'Europe, faire aimer la civilisation.

L'atelier subitement s'inonde de rayons d'arc-en-ciel.

À cette minute, tous les tableaux se vident de leurs couleurs, une gigantesque bourrasque de peinture fraîche s'échappe de la fenêtre.

Nous sommes en 1995, pendant la décennie à venir les géomètres du bien tenteront de voler aux secours des malheureux pour leur offrir la liberté.

La première destination de Conrad sera la France.

Les 27 routes de l'Espoir

Le jongleur va s'élancer sur les routes et son regard va attirer, aux pays des couleurs, le sens du vrai.

## Paris

### Visite au musée d'Orsay

Conrad franchit le portail vitré du musée. Cette gare repeuplée par des miniatures de la civilisation, les tableaux et les belles statues blanches pour la plupart, fascine les visiteurs.

Les impressionnistes sont tout particulièrement aimés par tous ces regards polis.

Vendredi matin, l'escouade de touristes et de professeurs en congés investit les niveaux du musée.

Parmi les lunettes dorées, les lèvres domptées par la surprise, les mots ajustés à chaque tableau, quelques visages particuliers tancent les toiles.

Ces présidents directeurs généraux, chefs d'ateliers, chefs d'équipe, ceux-là mêmes qui en milieu professionnel s'expriment tels des *Léviathan* en goguette, s'extasient avec gentillesse face aux tableaux. La salissure de leur esprit se terre pour ne point effleurer les personnes muettes d'admiration devant les chefs-d'œuvre de l'art impressionniste.

Conrad, se promène au rez-de-chaussée. Il est en vis-à-vis avec une statue de marbre de Rodin lorsqu'il se trouve en tête à tête avec un homme hirsute. Ce dernier s'agite avant

de s'écrouler lourdement sur le sol le visage rivé au plafond, au coin de la lèvre se dessine une trace mauve.

Un gardien se précipite sur ce visage oblong. Il se penche vers lui et ne perçoit aucun souffle.

Peu de temps après, un dispositif médical est activé, et le boîtier d'un défibrillateur posé près du corps inerte.

Un, deux, trois, etc., la machine et les mains relaient le brassage du thorax mis à nu.

Dans le musée une clameur feutrée s'élève. Le public est évacué.

Seuls, les secouristes forment une tache blanche autour de l'homme. Ils sont tous mobilisés à redonner une teinte naturelle à cette face d'ombre.

Le champ de bataille est encerclé bientôt de médecins. Les blouses alternent avec les casquettes de la police. Les urgences médicales officient pendant plus de deux heures.

Plus tard, alors que sur les quais, la nuit a encendré les eaux, l'homme reprend des couleurs. Cependant qu'au pli de sa lèvre à droite, le trait de mauve persiste au milieu de son teint crémeux.

Quelque dix minutes plus tard, les lourdes portes se referment, le musée s'endort, loin des convulsions sonores de cet après-midi.

M. Mathieu Hiron, la victime, est hospitalisé.

Conrad a dépêché ses fins limiers afin d'enquêter sur ce dernier. Le résultat est édifiant.

M. Hiron est un chef de service bien noté par sa hiérarchie bien qu'il soit une personne lépreuse. Il harcèle ses employés.

Les collaborateurs du multimillionnaire ont tôt fait de retrouver ses victimes.

Ce sont deux salariés de la banque. Conrad les rencontre

et les entreprend sur son projet de déclaration de principe contre les actes de maltraitance.

Cette expérience le réjouit. Il ressent sa démarche comme une promesse de victoire car, la France, territoire des droits de l'homme devrait être, à ses yeux, la première nation à promouvoir cet espoir.

Conrad l'esprit libre peut enfin retourner en toute quiétude vers le musée.

Les iris ont leur fraîcheur habituelle et le peintre s'élance vers les vastes salles.

Son sourire est si ample qu'un énorme rayon maintenant gagne les pièces.

Seul, son avocat admire la merveilleuse aura qui l'entoure, pareille à une ceinture de mauve moirée.

Il projette de mettre pied en Italie, à Rome.

L'avion décolle d'Orly ouest à 19 heures.

Il sera hébergé pendant deux jours par un ami peintre résidant à la villa Médicis.